

Dans les rouages de la société

Fabrizio Butera vient d'obtenir la prestigieuse médaille Kurt Lewin de l'Association européenne de psychologie sociale. Rencontre avec un homme qui ausculte notre société sous l'angle des inégalités.

Nadine Richon

Professeur ordinaire à l'UNIL depuis 2004, Fabrizio Butera a cumulé des centaines d'études et de publications impliquant toute une filiation de jeunes chercheurs et chercheuses. A 52 ans, il conserve un air juvénile sous ses cheveux gris et une lueur de curiosité jamais éteinte pour explorer sur le terrain et en laboratoire les rouages de notre société. Ce travail inlassablement remis sur le métier lui vaut aujourd'hui de recevoir un véritable prix à la carrière, la médaille Kurt Lewin de l'Association européenne de psychologie sociale.

Cette discipline scientifique s'appuie toujours sur de solides instruments de mesure et des données dûment récoltées à travers des questionnaires pour saisir les attitudes et les intentions, des expériences en laboratoire lorsqu'il s'agit d'isoler un mécanisme spécifique, des enquêtes auprès d'enseignants de l'école vaudoise, par exemple, ou d'anciens combattants en Colombie confrontés au retour à la vie civile. Ce dernier terrain fait l'objet d'un article d'Odile Cuénoud González et Alain Clémence dans le livre récemment paru aux éditions Antipodes sous la direction des professeurs Christian Staerklé et Fabrizio Butera : *Conflits constructifs, conflits destructifs*. Un ouvrage qui donne une riche idée de ce qu'est la psychologie sociale et de ce qu'elle peut faire pour suggérer des adaptations, des améliorations, voire des révolutions dans nombre de secteurs et de situations. On profitera en outre agréablement de cette lecture en français dans un domaine où l'écrasante majorité des articles sont rédigés en anglais.

Le conflit positif ou négatif

Passionné par les enjeux d'éducation, le professeur Butera a voulu avec Christian Staerklé réunir dans ce livre des collègues chevronnés et de jeunes chercheurs rassemblés au sein de l'Ecole doctorale en psychologie sociale de l'UNIL et de l'UNIGE. Soucieux d'en faire un travail collaboratif, il souligne le caractère compétitif des conflits destructeurs et coopératif des conflits constructifs.



Le professeur Fabrizio Butera illustre sur le plan suisse et international une tradition de recherche féconde à l'Institut de psychologie de l'UNIL. F.Imhof © UNIL

« Si nous abordons le conflit sous l'angle de l'apprentissage, de la confrontation des points de vue, de la réflexion sur sa propre position et du progrès que cette collaboration peut apporter dans la clarification de la pensée ou la résolution d'un problème, alors nous pouvons considérer le conflit comme constructif. En revanche, s'il s'agit simplement d'être meilleur que l'autre à tout prix en vue de gagner, on ne s'écouterait plus dans le but d'apprendre, on ne s'intéresserait plus au contenu, et le conflit aura bien ce sens négatif qu'il prend dans le langage courant », précise-t-il. Autre cas de figure : les situations où face à une expression idéologique peu contrainte par la réalité – que l'on trouve, par exemple, dans des groupes extrémistes sur les réseaux sociaux ou chez des intellectuels

militants entièrement focalisés sur un projet de transformation du réel – l'auditeur qui s'abstient simplement d'intervenir se réfugie dans une position de non-conflit.

Les chercheurs en psychologie sociale parlent parfois eux-mêmes dans une relative indifférence, qui n'est pas celle de leurs pairs mais celle d'une société trop occupée à persévérer dans son être, fût-il inégalitaire. Ainsi des recherches montrent que l'école, en particulier, reste un lieu de reproduction des stéréotypes (autrement dit de différences totalement artificielles). Fabrizio Butera évoque une étude menée en France par Carine Souchal, Marie-Christine Toczek, Céline Darnon, Annique Smeding, lui-même et Delphine Martiot auprès d'écolières et d'écoliers orientés en



sciences, donc plutôt performants en ces matières : face à la même leçon testée, un tiers des élèves subissait une évaluation annoncée comme sélective, un tiers une évaluation formulée comme une occasion d'améliorer les connaissances et un tiers aucune évaluation. Dans le cas de la performance, les garçons ont éclipsé les filles, sans aucune évaluation ces dernières ont mieux réussi qu'eux, et enfin, avec une évaluation basée sur l'apprentissage, toutes et tous parvenaient à un taux de réussite égal et élevé. Le professeur Butera fait remarquer qu'il suffit de changer le but déclaré du test pour changer la réussite des élèves. Il faut noter que les systèmes sélectifs font d'autant plus peur à celles et ceux qui se trouvent en

situation de vulnérabilité psychologique, culturelle, sociale ou de genre.

En outre, deux études lausannoises réalisées auprès d'étudiants en chimie d'une part et en sciences criminelles d'autre part (dans ce dernier domaine il existe un *numerus clausus*), puis en médecine (sans *numerus clausus* officiel mais avec sa perception par un certain nombre d'étudiants), ont révélé une baisse des buts d'apprentissage uniquement chez les personnes soumises à un *numerus clausus* réel ou perçu : le chercheur explique cette chute de motivation par un sentiment de perte de contrôle face à un contexte où l'étudiant ne se sent plus, quoi qu'il puisse faire, tout à fait maître de son destin (étude menée par Nicolas Sommet, Caroline Pulfrey et Fabrizio Butera).

Reproduire le système

Sur le volet des inégalités sociales, des enquêtes effectuées auprès d'enseignants et/ou d'étudiants de la HEP montrent une inclination inconsciente à défavoriser dans l'évaluation les élèves issus du monde ouvrier, alors même qu'ils présentent des résultats similaires à ceux de leurs collègues de la bourgeoisie ! Dans le cadre du doctorat d'Anatolia Batruch et du postdoctorat de Frédérique Autin, les chercheurs ont soumis aux évaluateurs des cas fictifs d'élèves avec des notes à la limite et qu'il fallait diriger en voie générale ou pré-gymnasiale ; la moitié de ces dossiers indiquant la profession des parents signalait un milieu populaire et l'autre moitié un milieu aisé. Or

c'est bien dans cette partie favorisée par la classe sociale (mais de même niveau scolaire) que l'on a trouvé le plus d'élèves « limites » dirigés en voie

pré-gymnasiale. Pareille distorsion est apparue dans une étude soumettant aux examinateurs une dictée manipulée par les chercheurs et où les enfants défavorisés ont obtenu à fautes égales de moins bonnes notes que les autres. Loin de l'idéal méritocratique, il semble bien que le jeune faiblement doté socialement est puni... lorsqu'il réussit. On continue ? Une étude sur la mémoire soumettait des fiches

d'enfants de différentes origines à des évaluateurs censés se souvenir des notes obtenues par ces élèves fictifs ; dans un contexte dit d'ordre social, les « pauvres » avaient de moins bonnes notes que les « riches »... mais la mémoire des enseignants interrogés fut mise à plus rude épreuve dans une situation dite de désordre social (enfants « riches » moins bien notés que les « pauvres »). Sans surprise, c'est dans cette seconde configuration que les évaluateurs se sont le plus trompés, se souvenant de notes plus faibles... pour les écoliers socialement défavorisés ! Tout se passe comme si, en situation d'évaluation, les enseignants voulaient reproduire le système ou même, lorsque celui-ci est perturbé par un désordre organisé, remettre les choses en ordre.

Fabrizio Butera en conclut que « les inégalités ne sont pas fondées sur quelque chose de fixe comme l'intelligence, le tempérament ou la personnalité » mais qu'elles dépendent d'un contexte scolaire basé sur la sélection et la culture de la compétition. Un dernier exemple ? Une étude sur la triche a démontré que ceux qui s'identifient le plus aux valeurs néolibérales d'accomplissement, de promotion de soi et d'enrichissement sont ceux qui trichent le plus, quitte à masquer leur forfait par un mensonge éhonté (étude Pulfrey, Butera). C'est donc bien la culture politique dans laquelle nous vivons qui détermine le genre d'école que nous avons, bien plus que la volonté d'améliorer un système scolaire dont les chercheurs nous indiquent depuis un certain temps qu'il reproduit les inégalités sociales dans tous les pays soumis tous les trois ans aux enquêtes PISA. Si on vous dit que la discipline scientifique exercée avec constance par le professeur Butera ausculte le ventre de la bête sociale, on exagère à peine, finalement.

« Le jeune faiblement doté socialement est puni... lorsqu'il réussit. »